

DIDIER DUMAS

La mort du Maître

« Les Inédits du Jardin d'idées », épuisé

Préambule

Ce texte a été écrit suite à un stage chamanique dans lequel j'ai capté un message me disant : « Pour te soigner, écris donc en riant ! » J'ai donc choisi l'une des choses qui m'avait fait le plus souffrir dans ma formation psychanalytique : l'absence de pensée sur la mort. Ce qui a donné ce texte.

Pierre Lunaire est un collègue et ami qui n'est pas que psychanalyste. C'est aussi un chercheur. Or il est assez courageux d'être un chercheur quand on fait un métier aussi fou que celui de psychanalyste. La recherche est en effet assez mal vue dans notre profession. Rien de plus que dans toutes celles qui se veulent respectables, mais Pierre est au nombre de ceux qui, malgré leurs efforts répétés, n'arrivent jamais à faire ce qu'il est dit de faire lorsqu'on fait ce métier. Il lui est impossible de se comporter comme une impavide statue de sel. Ce n'est toutefois pas ce qui lui vaut sa réputation d'individu peu fréquentable. Pierre est un très bon clinicien. Forts rares sont ceux qui le contestent. Disons qu'on lui reproche de déroger aux règles de « l'incesto-démocratie structurelle » qui est à l'œuvre dans la reproduction notre profession. Nous vivons en démocratie. Tous ne peuvent donc apprécier l'intérêt qu'il porte à des domaines sur lesquels nos maîtres n'ont pas jugé bon de s'aventurer. Ce n'est pas qu'on lui reproche de s'intéresser à la parapsychologie, aux facultés médiumniques de Sainte Thérèse d'Avila, aux mœurs des adeptes de l'érotisme sauvage ou aux miracles de Lourde, mais on préférerait qu'il le fasse d'une façon moins ouverte. Si donc, il vous arrive d'entendre dire du mal de mon ami Lunaire ne vous en inquiétez pas. Cela n'est dû qu'au choix qu'il a fait d'être chercheur. Et s'il vous est difficile d'admettre que les membres de notre illustre profession soient aussi pointilleux sur la question des us et coutumes, ouvrez donc un livre d'histoire de la psychanalyse. Lisez par exemple celui d'Elisabeth Roudinesco¹. Il est notoire que la recherche y a toujours été très mal vue. S'y prêter, c'est courir le risque d'être traité d'infidèle, et pour beaucoup de nos collègues, c'est, aujourd'hui encore, l'irréparable signature d'un destin psychotique. N'est-ce pas d'ailleurs la raison invoquée par notre puissante Association Internationale, il n'y a à peine plus de quelques décennies, pour interdire à Françoise Dolto et Jacques Lacan de poursuivre leurs activités d'enseignants. Et si le livre d'Elisabeth Roudinesco ne vous suffit pas, aller faire un tour dans l'une ou l'autre des institutions qui prennent en charge la formation des psychanalystes. Vous pourrez constater de vos propres oreilles que Pierre Lunaire n'y a pas toujours très bonne réputation. Cela, je le répète, ne concerne en rien ses qualités de clinicien. Le conteste social, les uses, coutumes et normes formatives de notre respectable profession en sont seules responsables. Or si Pierre est à mes yeux un authentique chercheur, c'est tout d'abord parce qu'il est au nombre de ceux, fort rares en notre profession, qui n'ont pas eu peur d'assumer la poursuite de leur formation en lâchant la main de leur papa.

Ma formulation peut vous amuser. Je suis pourtant très sérieux. À l'époque déjà ancienne où, avec Lunaire, nous traînions nos culottes sur les bancs de l'Ecole Freudienne de Paris que Jacques Lacan avait fondé à la pressante demande de ses élèves, l'on enseignait encore dans tous les hauts lieux intellectuels de la capitale que sitôt qu'un psychanalyste lâchait la main de son papa, il sombrait dans la folie. C'était, nous disait-on, ce qui était arrivé à des gens pourtant aussi brillants que Sandor Ferenczi, Otto Rank, Victor Tausk, Wilhelm Reich ou Otto Gross². « Et je vous fais grâce », concluaient nos maîtres pour nous convaincre de la gravité du problème, « de tous les inconnus qui, se détournant du père, ont glissé dans la psychose sans même laisser leur nom dans l'histoire ! »

Ayant constaté que les femmes semblaient plus facilement échapper à cette hécatombe, Pierre en avait conclu que, dans cette dangereuse profession, le port des testicules réclamait une certaine maîtrise des arts de la guerre. En élève soucieux de son avenir, il s'était donc engagé, comme grand nombre d'entre nous, dans les gardes rouges de l'Ecole Freudienne de Paris. Il y avait formulé les serments communautaires en usage dans cette maison, qui étaient, aux dires de nos maîtres, seuls susceptibles de nous protéger de l'infâme psychose. Il est vrai, qu'ainsi soudé les un aux autres, comme un seul corps dans l'amour de notre Maître, nous nous sentions

¹ Elisabeth Roudinesco *Histoire de la psychanalyse en France*, (Seuil) Paris, 1986.

² Sandor Ferenczi et Otto Rank : deux des premiers disciples de Freud qui, d'après Jones, son biographe, auraient sombré dans la psychose, après que le cancer de Freud se soit déclaré. Victor Tausk : autre pionnier de la psychanalyse qui, d'après Paul Roazen (*Animal mon frère Toi*, Payot, 1971), s'est suicidé pour n'avoir pu obtenir l'estime paternelle de Freud. Wilhelm Reich : le plus connu, à été exclu de l'association internationale de psychanalyse pour son engagement politique et ses recherches sur la sexualité, longtemps avant que ce ne soit le tour de Jacques Lacan et Françoise Dolto. Otto Gross : psychanalyste formé par Jung qui, étiqueté psychotique d'un commun accord par Freud et Jung, n'en a pas moins poursuivie des recherches aussi nouvelles et passionnantes que celles de Reich.

moins seuls à l'idée d'entreprendre un métier dont l'histoire récente nous laissait entendre qu'il était encore quelque peu aléatoire.

Notre amitié nouvelle attisa l'ardeur avec laquelle nous nous engageâmes dans les bandes que nous formions, avec nos petits camarades, afin de nous appliquer en chœur à sagement défendre la cause du papa. L'amitié que je lui portais en prit du poids. Pierre ne manquait pas d'humour. Il avait la répartie agréable et le soir, au sortir des savantes assemblées dont dépendait notre formation, nous disparaissions souvent ensemble pour aller, en vénérant les boissons fortes, nous rincer la tête de tout ce que venaient d'y faire entrer nos maîtres. La nuit aidant, Pierre en arrivait souvent aux confessions les plus intimes. C'est ainsi qu'un jour où, dans une de ces vieilles brasseries réputées pour ses nombreuses variétés de bières, nous sirotions deux rouges et sombres Mort-subites, il m'avoua la larme à l'œil qu'il souffrait d'une terrible monstruosité : il avait eu deux papas. Il en avait eu un premier qu'il avait perdu vers l'âge de trois ans et dont il disait, en s'essuyant les yeux du revers de ses poches, qu'il lui avait fallu des années de thérapies rien que pour récupérer le nom de cet homme. Ce premier papa avait sombré dans une immobilité schizophrénique lorsque son épouse, la maman de Lunaire, décida à tout jamais de quitter le foyer conjugal. Au dire de mon ami, il semblait que ce départ ait été provoqué par la révélation que sont pour les mamans les joies de la maternité. La Dame avait, il faut dire, rencontré quelques problèmes d'allaitement. Constatant que son époux était démuné de toute instruction en matière de mamelles, elle en fut probablement fâché. Assez vite, en tout cas, elle acquiesça la certitude de préférer le charmant blondinet qu'était alors Pierre à l'homme qui venait de le lui faire. Elle abandonna donc ce premier papa qui, fou d'amour pour elle, fit vœux de ne plus jamais sortir de sa maison tant que sa légitime épouse n'y reviendrait point. Mais, comme la volage maman en rencontra un autre, il mourut quelques décennies plus tard sans avoir retrouvé l'envie de ré-ouvrir ses volets. Enfermé dans sa maison, ce premier papa n'avait non seulement jamais pu s'occuper de son rejeton, mais n'avait de plus rien trouvé à redire lorsque le second, afin probablement d'affermir la place qui lui revenait dans les faveurs de Madame Lunaire, lui proposa de faire don à l'enfant de son propre nom. À cette fin, ils effacèrent toute trace du nom que l'enfant avait jusqu'alors porté et Lunaire se retrouva en charge d'un deuxième papa. « Ne te rends-tu pas compte ! » me disait-il alors, sans pouvoir empêcher ses larmes de se déverser dans la Mort-subite, « J'ai fait ma première cure sous un faux nom ! »

Le voyant ainsi, je commençais à percevoir d'un autre œil la tendre affection qu'il portait à notre bon Maître, le père incontesté de la renaissance analytique française. La vive sagacité de Jacques Lacan était de toute évidence le seul remède ayant pu lui redonner le goût de vivre que sa lugubre enfance lui avait fait perdre. Ne comprenant toutefois pas en quoi il pouvait être à ce point dramatique d'avoir deux papas, j'en posais la question.

Le deuxième était, à ses dires, un vrai monstre, un être profondément malade, rongé par la haine, en voulant à tous et en premier au vent, le plus certain de ses nombreux persécuteurs. L'effroyable douleur que soulevait encore, en lui, la seule évocation de ce père second, laissait entendre que ce papa avait perdu la raison dans les camps de la mort qui, sous la botte nazi, avaient poussé aux frontières de l'Ouest, à l'époque où Lunaire, lui, voyait le jour. « Non content d'être revenu vivant de ce terrible enfer », me disait-il d'un ton laissant entendre qu'il n'était pas question d'en parler en pleurant, « cet homme, qui ne pouvait ni l'oublier ni en parler à des êtres raisonnables, avait développé une véritable passion pour son effroyable traumatisme ». L'horreur des camps collaient toujours, à ce point, à la peau de ce nouveau papa, qu'il lui était impossible de se mouvoir sans en fétichiser les mœurs. Jugeant probablement qu'il ne pouvait vivre éternellement seul dans l'horreur de ce traumatisme aux traces indélébiles, cet homme convia, avec toute la fermeté du sadisme, l'enfant qui, depuis peu, portait son nom, à partager les terribles souffrances qui le rendaient incapable de trouver le sommeil. Durant des nuits entières, il le mettait à genoux, l'obligeant à lécher la poussière afin, hurlait-il, en vociférant de méchantes paroles engluées de salive, de vénérer les pieds du père aussi bien que s'ils étaient sa propre tête. C'est ainsi, dans la longue obscurité des nuits d'hiver, que l'enfant devenu mon ami avait trouvé la grâce d'endurer l'impossible douleur et les rouges colères des ténébreuses fantasmagories de cet homme en souffrance.

Écoutant Pierre, je me demandais si ce n'était pas à cet homme qu'il devait un destin d'analyste. N'avait-il pas, grâce à lui, acquis dès ses premiers pas l'art d'écouter des choses horribles. Je ne pus toutefois, il faut l'avouer, adhérer d'une première oreille à la véracité de ses dires. N'était-il pas, à priori, invraisemblable qu'un rescapé des camps de la mort puisse ne trouver, comme seul soulagement à ses souffrances, que d'endosser l'habit du tortionnaire. J'attribuais donc tout d'abord cette vision de sa prime enfance à l'imposante quantité de Mort-subites qu'il venait d'ingurgiter. Je ne doutais pas qu'il ait eu des débuts difficiles. Cela fait partie des apanages de notre profession. Dès les premières années de notre formation, nous nous appliquons à rendre compte de tout ce que nous ont appris les malheurs individuels de la petite enfance. Il n'était donc pas impossible qu'afin d'acquiescer plus sûrement ses diplômes, Pierre ait pris l'habitude d'amplifier ses récits.

Me voyant septique, il reprit : « Ami, ton visage étonné ne me surprend guère. Avoir un tel papa a conduit mes trois premiers analystes à ne voir en moi qu'un incurable mythomane. Imagines-tu le chemin qu'il m'a fallu affronter avant de pouvoir bénéficier de la protection de notre Maître ». Et éclatant de rire, il ajouta : « L'ennui

dans notre profession, c'est le temps que l'on met à trouver sa *voie* en fréquentant les porte-*voix* de notre Maître !
»

Je ne savais comment réagir à un tel propos. En élèves studieux et rompus aux mœurs du temps, la double écriture des mots était bien sûr l'un de nos jeux favoris. Il était toutefois tacitement admis que ces amusements badins ne devaient en aucun cas éclabousser nos aînés dont nous avions tout à apprendre. Or Pierre avait été analysé par d'éminents confrères. Je connaissais les noms, les adresses et la réputation de ceux qui avaient écouté mon ami. Ayant de surcroît développé pour eux une affection certaine, je ne pouvais admettre ce que cet inopportun maniement du signifiant *voi* laissait entendre. Surpris et consterné par son propos, j'écarquillais les yeux, sans pouvoir répondre. Riant de plus belle, il ajouta : « En contemplant le désarroi de tes pupilles, je réentends leurs cris de putois outragés, lorsque fatigué de marchander en vain mon droit d'entrée en didactique, je décidais de me soustraire à leurs inutiles bavardages ». Et vidant son verre d'un trait pour en recommander sur le champ un autre, il reprit d'un ton aimablement professoral : « Dans l'enfer qu'avait connu cet homme, il n'y avait de place que pour le tortionnaire et sa victime. Avec les enfants, il ne pouvait pour lui qu'aller de même. Je n'ai été que le premier. Ma douce maman lui a fait quatre autres rejetons qui subirent le même sort. Lorsqu'elle le quitta aussi promptement que son premier époux, tel un infirme ne pouvant supporter seul ses obscures fantasmagories, il engrossa sur le champ une jeunette à laquelle il refit deux enfants destinés à occuper la place laissée vacante de ceux qui, le poil poussant, l'avaient, un à un, abandonné. Voilà qui prouve bien que cet homme ne pouvait rien trouver d'autre que la grâce de l'enfant pour ne point se sentir irrémédiablement seul dans cet enfer potatif qu'était, pour lui, Auschwitz ».

Voyant ma mine se décomposer à l'appréhension des images que ses paroles faisaient surgir en mon crâne, il sourit : « Un homme adulte, réfléchi y, mon ami ! » Il riait de plus belle. « Comment un homme adulte aurait-il pu décentement faire occuper à un enfant la place du tortionnaire ! En bon père de famille, ne devait-il pas souscrire à cette logique commune qui, assignant le plus faible au rôle de bouc émissaire, est garant de la solidité des groupes humains. Cet homme souffrait de quelque chose qui, à l'époque, était sans nom ! J'ai, moi-même, mis fort longtemps à le comprendre, jusqu'au jour où mon ami, le Docteur Jérónimo Cohen, m'a offert un livre bouleversant³. Ce bouquin rend compte du travail d'un de nos collègues, fort éloigné, il est vrai, de notre bon Maître, le psychanalyste hollandais, Jan Bastiaans.

Bastiaans est un illustre Professeur qui associe le L.S.D. à la psychanalyse, ce qui, je sais, n'a pas très bonne réputation. C'est néanmoins cet homme qui m'a permis de comprendre que le deuxième époux de ma mère souffrait du syndrome d'Auschwitz. Ce collègue hollandais montre, d'une façon assez claire pour nos oreilles averties, comment, réduit à l'état d'animaux, les détenus des camps de la mort ont souvent dû, pour survivre, s'identifier à ces effrayants personnages qu'étaient les bourreaux nazis. Comprends-tu maintenant la douleur ficelée de honte de cette inavouable identification que portait en son cœur à tout jamais blésé l'homme qui me servit de père. Et t'étonnes-tu encore que j'ai pu, enfant, très fortement aimé ce deuxième papa ».

Je ne sais alors ce qui se passa en moi. Peut-être que la dernière bouteille de Mort-subite que je venais d'avaler était légèrement frelatée. Toujours est-il que je fus saisi d'une violente crampe d'estomac qui me conduisit au pas de course, dans les chiots à la turque dont disposait l'endroit, restituer à la mère Patrie cette rouge et sombre bière qui nous vient de nos amis bruxellois.

Cette éprouvante soirée marqua un tournant dans nos relations. Sur le divan, où, à l'époque, je rendais compte de mon apprentissage, force me fut de constater que la crampe d'estomac qui avait mis un terme aux confidences de mon ami était, en fait, apparue pour me soulager du poids que représentait encore, en ce temps, ma propre histoire familiale. Je n'en acquis que plus d'affection pour Pierre. Je tolérais mieux sa choquante façon de piétiner les choses apprises qui, aux yeux des autres, le faisait passer pour un infidèle. Et, lorsque, sous le manteau, ceux-ci le traitaient de faussaire, je percevais plus clairement qu'ils étaient dans l'erreur : Pierre portait, plus que tout autre, une très sérieuse affection à notre bon vieux Maître. Je n'hésitais donc plus à affirmer tout haut que ceux qui le traitaient d'imposteur était tout simplement dans l'ignorance de l'importance, il est vrai assez particulière, qu'avait pour notre ami Lunaire, cette question première à tout examen de psychanalyse : « Qu'est-ce donc que le père pour vous ? »

En ces temps de naïve jeunesse, nous passions avec Lunaire et quelques autres le plus sérieux de notre temps plongés dans les Ecrits⁴ de notre Maître. En groupe de quatre, nous nous appliquions à solliciter l'aide d'un aîné pour nous aider à décrypter le savant et profond labyrinthe des propos qu'il avait mis sous presse pour nous. La passion avec laquelle nous déclamions ses textes n'avait pas encore été ébranlée par les orages de folie que provoque l'arrivée de la mort dans les croyances matérialistes qui, pour nous, allaient annoncer la disparition prochaine de notre Maître. En écoliers studieux qui ne prétendions qu'à acquérir la sagesse attendue en notre profession, nous ne pouvions imaginer que l'histoire de la renaissance analytique française n'avait pas dit son

³ Ka.Tzetnik 135633, *Les visions d'un rescapé ou le syndrome d'Auschwitz* (Hachette) 1990, dans lequel l'auteur, Yechiel De-Nur, alias Ka.Tzetnik 135633, raconte la psychanalyse sous L.S.D. qui, sous la direction de Jan Bastiaans, l'a guéri de ce terrible syndrome.

⁴ Jacques Lacan *Ecrits* (Seuil) 1966.

dernier mot. Elle allait pourtant le faire en mettant un frein à nos désirs de sagesse et nos candides illusions. Comme disent les Anciens, le ver étant dans la pomme qu'Eve fit croquer à Adam, l'entreprise de réhabilitation du père qu'était la noble institution fondée par notre Maître devait en rendre l'âme.

Pour l'heure, bien que le Maître aille vieillissant, nul ne pouvait deviner que celui qui nous permettait si agréablement de studieusement jouer à « Jacques a dit » allait brusquement se lasser de toute la marmaille qui, si joyeuse d'avoir enfin trouvé un papa conséquent, faisait qu'en sa présence, aucun ne voulait lui lâcher la main. En vérité, le fondateur de cette bouillonnante entreprise, était grandement fatigué. Le bruit courrait qu'il était malade, mais nul ne savait dire de quoi. Or comme la véracité incontestable de ces bruits n'avaient pas interrompu ses consultations, tous continuaient à sagement attendre le prochain flot des lumineuses paroles de ce sombre génie dont il fallait savoir tenir la main. Certains que l'on disait malveillants commencèrent néanmoins à chuchoter, en des termes restant solidement obscurs, qu'il y avait de l'eau dans le gaz. Cela en engagea d'autres à exprimer plus sérieusement leurs angoisses et leurs craintes, en interrogeant des yeux leurs petits camarades pour savoir s'il n'était pas temps de quitter le navire. Dès lors, les plus fidèles, faisant offrande de leurs propres pensées aux sacro-saintes raisons de l'ordre communautaire, crièrent à qui voulait l'entendre que tout allait bien. Cela n'eut malheureusement pour seul effet que d'angoisser plus fortement ceux qui, consultant les autres des yeux, avaient peur de ne plus savoir où donner de la tête. Les plus sages se mirent à consulter les oracles de la raison matérielle, afin de savoir s'il était bien vrai que nous allions devoir nous aligner en paquet de mille pour trier les bons des mauvais. Et les plus fous, qui étaient les seuls à pressentir que la foudre allait tomber, sombrèrent, sur les divans de ceux qui les écoutaient, dans de silencieuses et profondes prières.

La foudre ne tomba pas tout de suite. L'on apprit tout d'abord que le fondateur de notre noble institution était légèrement harassé, affaibli par les ans et fourbu le labeur. En vérité, il était épuisé par la ronde des disciples qui, croyant enfin avoir trouvé une assurance-papa les protégeant de la vilaine psychose, en avaient profité pour limiter leur rôle à celui de l'enfant polisson, en lui laissant, à lui, le plus gros du travail. Néanmoins, il devint clair aux yeux de tous que le vieillard avait atteint l'âge où tout individu est légitimement en droit de disparaître. Dès lors les enfants de ce père en partance déployèrent toutes les ruses dont dispose leur science pour savamment s'entre-déchirer. Cela accéléra considérablement le rythme de nos doctes assemblés. Dans tous les lieux où elles siégeaient, l'on vit ainsi des yeux noyés d'angoisse qui cherchaient, en vain, aux quatre coins des pièces, sur qui la foudre allait tomber.

Elle tomba en l'année 1980, un beau matin de janvier où le Vieux déclara qu'il lâchait prise. Un vent de panique souffla. De toute part, on criait en gémissant qu'il vendait la baraque. En fait, le fondateur de notre Olympe retrouvée, de notre divine Tour de Babel, la très puissante Ecole Freudienne de Paris, voulait avant de nous quitter dissoudre toutes ses erreurs terrestres. En conséquence, il dissolvait non seulement la grande et belle institution où nous avons trouvé abris, mais il le faisait de plus sans prendre avis de nos personnes. Cela jeta l'alarme. Notre historienne de la psychanalyse en fit sur le champ une analyse objective: « Le corps du maître, déclara-t-elle, est maintenant frappé de la même maladie que celui de Freud autrefois. La dernière phase de la débâcle va tourner à l'horreur⁵ ». Elle n'avait pas tout à fait tort. L'événement déclencha un vent de folie. N'avions-nous pas, chacun en son style, usé nos sangs et nos âmes pour contribuer de notre brique personnelle à la construction du grand édifice. Ceux, qui croyaient avoir enfin acquis la grâce en s'installant dans le rôle de l'enfant polisson, crièrent qu'on les avait roulés. Ils voulaient, cela se comprend, que les papas soient immortels. Les plus vieux d'entre eux qui, les ayant formés, compatissaient, se demandaient, en cherchant à nouer dans un même cœur leurs longues barbes, s'il ne fallait pas mettre en chantier une thèse collective sur le traumatisme qu'un tel événement risquait, à coup sûr, d'engendrer. Mais le vacarme était déjà tel qu'il n'existait plus aucun lieu où il soit possible de garder la parole le temps nécessaire à ce qu'un autre puisse vous entendre. Ne pouvant donc trouver, dans l'espace environnant, les moyens de présenter leur projet, ils durent y renoncer. D'autres tentèrent de calmer la foule qui hurlait d'une légitime et communautaire angoisse, en arguant que, bien qu'ils ne se soient jamais permis de s'interroger sur l'illicite sujet de la mort, ils s'étaient, en bons logiciens, hélas, toujours doutés de ce qui, en ce jour, arrivait. Ces prévoyants serviteurs, il est vrai, avaient, dans des machines appropriées, congelé en temps utile, les vivantes paroles de notre Maître bien aimé. Le Vieux enterré, nous disaient-ils, nous pourrions nous charger de la restauration de ses propos, à condition, bien sûr, d'être mandaté par vous, et dans le seul but que tous puissent continuer à goulûment déguster les fortifiantes paroles de notre Maître en devenir posthume.

Rien n'y fit. En cette orageuse période, le désespoir était tel qu'il touchait à la démence. Et pour cause ! Qui aurait pu se douter, qu'en bon matérialiste, le vieux sage, après nous avoir pendant quelques décennies donné à contempler sa théorie des mots et des noms, ait pu choisir, pour son propre compte, de disparaître sous un patronyme d'emprunt. Jacques Lacan, il est vrai, ne manquait pas d'humour. Mais qui, même parmi ses plus intimes, aurait pu imaginer que « l'ultime destinée de ce grand artisan de la fonction symbolique » irait jusqu'à

⁵ Elisabeth Roudinesco: *Histoire de la psychanalyse en France, op. cit.* tome 2 p 664.

rendre l'âme « sous un faux nom⁶ ». Qui aurait pu soupçonner qu'en ce tragique instant, il lui soit venu, comme à tout un chacun, l'idée, légitime aux yeux des uns, saugrenu aux yeux des autres, de renouer avec sa maman. Personne ne pouvait penser qu'il s'était clandestinement réfugié dans une clinique de Neuilly où il était entré « sous le patronyme de son médecin traitant⁷ » afin, probablement, de pouvoir préparer son départ dans la tranquillité de l'anonymat. N'ayant à l'époque pas d'autres outils que l'aridité nos maigres cahiers, comment aurions-nous pu comprendre que les dieux, qui sont seuls à pouvoir expliquer de tels mystères, aient octroyé à ce Maître christique le droit de disparaître en la maison des sciences de santé, « où sa mère était morte, trente-trois ans auparavant⁸ ».

Toujours est-il que les plus vieux des disciples, ceux qui, en mesure de faire valoir leurs titres, redoutaient de les voir se dissoudre dans la dissolution de notre belle Ecole, étaient confrontés à l'impossibilité de retrouver leur Maître. Ne pouvant, de ce fait, savoir s'il était encore chaud, ils posèrent prématurément la question de l'héritage, en ralliant à eux les plus jeunes qui, n'ayant reçu aucun enseignement en matière de deuil et de succession, ne se souciaient que de leurs diplômes. Cela provoqua un regrettable remue-ménage, car de plus une bande de plaisantins qui, n'ayant pu être exclue de nos rangs en temps utile, s'appliquait de jour en jour à faire croire que notre Maître était bel et bien mort, mais que certains de sa famille, pour d'obscures raisons dont ils étaient seuls à posséder les clefs, nous cachaient son cadavre. « Le roi est mort ! Vive le roi ! » entendait-on alors dans les assemblés générales des savantes maisons de ces docteurs de l'âme qui, prêt à s'entre-tuer, cherchaient tous à savoir qui serait l'heureux élu à la succession du trône de papa.

En cette période où, dans l'espoir de devancer le futur, érudits, lettrés, docteurs, clercs, savants, et autres scientifiques que comptaient nos rangs prenaient goût aux formes cartésiennes de la cartomancie, Pierre Lunaire, lui, déprimait. Alors que chacun, en sa compétence particulière, mettait toutes ses capacités neuronales pour tenter de sauver des ruines notre savante Tour de Babel, je voyais à sa mine défaite que la débordante activité qui s'installait dans nos maisons lui portait sur l'estomac. Un jour, ce que tout le monde attendait arriva avec les journaux du matin. C'était un jeudi de septembre. Les téléphones avaient sonné dès les premières montées de l'aurore afin que nul ne puisse plus longtemps ignorer que le Maître était, ce coup-ci, pour de vrai, passé de vie à trépas. Ceux qui appelaient ajoutaient qu'il avait, en homme né chrétien, choisi d'accomplir ce dernier geste dans la solitude qui siée à cet état. Et pour convaincre les derniers informés qui hésitaient encore à enfilet de si bon matin leurs noirs habits de deuil, ils précisaient qu'ils tenaient cela de voix de presse.

Dans les semaines qui suivirent, j'entraperçus Lunaire dans l'une de ces bruyantes assemblées que cette mouvante période imposait. Je ne prêtais tout d'abord guère attention à lui. Un illustre confrère m'ayant, ce jour-là, à ma plus grande joie, octroyé la destination de ses propos, j'étais tout au plaisir qu'on les élèves de trouver place dans le cœur de leurs aînés. C'est alors que je vis mon ami Pierre, bondissant comme un lion nouvellement enchaîné et vociférant comme un hippopotame qu'une tigresse aurait dérangé en plein coït. Force me fut alors de constater, sans un certain effroi, qu'il tenait des propos qu'en ces lieux, personne ne comprenait. M'interrogeant assez sérieusement sur l'état de sa santé, je m'arrangeais pour que nous quittions de concert les brûlantes flammes de ces discussions dans lesquelles, disait-il, sans s'arrêter de hurler, « s'enterraient nos confrères à défaut de savoir que les morts réclament, eux, d'être enterrés ! »

Il est compréhensible qu'ayant connu notre Maître dans la nudité de son âme, il ait été particulièrement pénible pour Pierre de n'avoir pu l'enterrer. Il faut donc préciser que celui-ci avait été enterré en cachette. Notre Maître reposait, en effet, depuis trois jours sous sa pierre tombale lorsque, les siens acceptèrent enfin de faire connaître la date et le lieu de la cérémonie⁹. Cela afin, avaient-ils argué, tout d'abord de protéger sa dépouille, mais surtout de ne pas courir le risque d'être responsable de l'obscénité probable que la vue d'un cadavre risquait d'engendrer dans la horde des disciples en déroute. Il est vrai que ces derniers commençaient à prendre goût à des combats qui devenaient de jour en jour de plus en plus raffinés, et que, tout à leurs postures guerrières, ils ne s'étaient point offusqués de cet enterrement sobrement clandestin. Ils avaient, comme l'avait vertement dit l'un d'eux, « d'autres chats à fouetter ». Chaque matin, en se lavant les dents, avec un sentiment d'effroi teinté d'inavouables désirs de puissance, il leur fallait en effet affronter l'angoissant constat que, le vieux parti, tout était à refaire. Pierre avait certes souffert de ne pas avoir pu rendre un dernier hommage au seul vrai papa qu'il s'était lui-même donné. Ce n'était toutefois pas une raison pour mettre en danger l'honorable position qui était déjà la sienne dans notre dure profession. Je l'attrapais donc par le coude pour l'inviter à venir en ma compagnie respirer un air plus clément.

Il était déjà fort tard et la façon dont ces réunions à répétitions tournaient en rond, comme une tombola réglée pour ne jamais s'arrêter, nous avait quelque peu ramolli les pensées. Nous marchions silencieux dans le bruit de nos talons. Repensant aux propos d'un de mes clients, je me demandais quelle utilité je pouvais bien encore trouver à fréquenter des confrères qui, aux yeux du petit peuple, quotidiennement informé par les médias,

⁶ Histoire de la psychanalyse en France, op. cit. p. 679.

⁷ Op. cit.

⁸ Op. cit.

⁹ L'enterrement eut lieu le 12 septembre 1981 et ne fut annoncé que le 15, Histoire de la psychanalyse en France, op. cit.

brillaient d'une insolite et bidonnante perversité. Le matin même, celui-ci, voulant probablement en savoir plus sur mes états d'âme et mes relations aux multiples syndicats lacaniens dont les journaux du jour annonçaient l'inévitable constitution, m'avait prudemment dit : « Je suis content que vous ne faisiez point parti de cette bande ». Confronté à mon absence de réponse, il avait ajouté : « S'il en était autrement, ce ne serait pas simple, pour moi, de poursuivre avec vous ». Le nombre impressionnant de minutes qui avait suivi ces derniers propos m'avait contraint à m'interroger plus sérieusement sur l'avenir de notre profession. N'y ayant plus repensé de la journée, cela me préoccupait à nouveau. Pierre avançait, lui, muet comme une tombe, mais à sa mine renfrognée et ses mâchoires serrées, je devinais qu'il y avait de fortes chances pour qu'il ne veuille plus jamais remettre les pieds dans les maisons de ceux qu'il avait élégamment traité de : « dévots empaillés jouant les apprentis sorciers et confondant le verbe avec les tartes à la crème de Laurel et Hardy ».

Affin d'assouplir l'atmosphère et d'alléger son cerveau des cahoteux efforts théoriques qu'il venait d'accomplir, je m'efforçais de parler football. Conversant ainsi de tout et de rien, nous nous retrouvâmes assez vite sur les quais de la Seine. J'attendais que l'air de la nuit et le clapotis de l'eau aient détendu les mâchoires de mon ami pour prudemment l'interroger, en lui laissant entendre que mon amitié exigeait d'en savoir plus sur la nature du trouble qui, face à nos confrères, avait soulevé en lui une passion, certes légitime et non dépourvue de verve, mais que, néanmoins, je ne lui connaissais pas. Sa réponse ne se fit pas attendre : « Aucune concierge, rétorqua-t-il, n'ignore ce qu'est un faire-part ! Trouves-tu normal que nous, qui avons pris l'âme pour objet, foulions aux pieds et dans nos propres institutions les plus élémentaires traditions ! »

Percevant que ses propos étaient encore teintés d'une légitime mais un peu rude fermeté, je me gardais de trop vite lui répondre. Nos pas avaient pris la direction du Vert Galant, ce petit amas de verdure qui coiffe la pointe de l'île de la Cité. Pensifs, nous arrivions en bordure de ce charmant square où les adeptes de l'érotisme sauvage se retrouvent, la nuit venue, pour satisfaire de tendres et vigoureux désirs. L'échant de ses maigres reflets les feuillages du jardin, une lune ronde et pale se reflétait sur l'eau aux remous gris, verdâtres et sombres. Je baissais le ton d'un cran, tant pour l'engager à me suivre sur cette voix que pour ne pas déranger les ombres qui, se profilant entre les reflets de lune et la noirceur des broussailles, laissaient deviner, à l'agitation des feuilles et aux crissements des herbes, de tumultueux ébats. D'une voix basse, je lui avouais qu'au regard des événements en cours, je ne pouvais que le comprendre. Mais, comme je m'éternisais en conjonctures sur l'avenir incertain que couraient à marcher seul ceux qui n'étaient ni médecin, ni psychologues, ni pourvu d'autres diplômes, il me coupa promptement : « La question qui se pose aujourd'hui ne concerne ni la médecine, ni la psychologie ! Laissons ça à ceux qui cherchent la respectabilité. Ils n'en arrivent qu'à se couvrir de ridicule ! N'est-ce pas, aujourd'hui même, la leçon que nous ont donné à entendre ces animaux empaillés ! La question est tout d'abord de savoir ce qu'est le minimum d'éthique professionnelle que l'on puisse exiger d'un clinicien de l'âme ! »

Comme, gardant le silence, j'étais en fait d'un avis semblable au sien, le percevant, il continua : « Dans toute cette assemblée de notables, as-tu trouvé plus d'une seule personne qui, le vieux Jacques agonisant, ait osé dire à haute voix qu'il était un homme comme les autres et que les hommes mourants ont droit à un minimum d'égards ! Ne trouves-tu pas honteux qu'ils soient tous à vouloir construire leur fortune sur un cadavre enterré à la va-vite ! As-tu vu quelqu'un d'autre qu'elle se soucier d'un mourant ! Et l'as-tu vu parler aux courants d'airs et obtenir, pour seule réponse, le brouhaha de leurs obscénités ! »

Nous avons atteint la pointe de l'île. Abattu et meurtri, il avait les larmes aux yeux, comme un enfant privé du droit, aussi légitime que sacré, d'honorer une dernière fois la dépouille de son père. S'accroupissant sur le rebord du quai, il détourna la tête pour cacher ses yeux, les gardant un instant baissés. Puis, relevant le coup et dévisageant la lune, il ajouta dans un soupir : « Dans cette assemblée de mécréants, il n'y a qu'elle qui me redonne goût à respirer. Tous les autres empestent mes narines ! »

Je ne pouvais ignorer qui était celle qu'en séchant ses yeux aux rayons de lune, il invoquait ainsi. Dans la cour des notables, la lumineuse Françoise Dolto avait en effet été la seule à essayer de nous faire comprendre que la mort existait. En bonne grand-mère, elle avait fait tout son possible pour calmer la souffrance de ces grands enfants qui, devenus fous à l'idée de perdre un irremplaçable papa, essayaient de se persuader mutuellement de l'immortalité de leur Maître. Notre divine camarade ne pu, l'on s'en doute, arriver à se faire entendre de tous ceux qui, nombreux dans notre École, à ne pas apprécier ses propos, se ruaient dans les pharmacies pour acheter des boules Quiés dès que son chapeau apparaissait à l'horizon. Les plus vieux qui, la connaissant bien, la considéraient comme dangereusement trop bonne, avaient d'ailleurs pris les devants. Persuadés que sa trop grande bonté ne ferait que compliquer ces fâcheux événements, et sachant qu'elle ne savait pas répondre aux injures, ils l'avaient officiellement insulté par voix de presse¹⁰. Ceci, afin que la jeunesse de notre douce Ecole ne puisse ignorer que ses croyances personnelles risquaient de les pervertir, en détournant perfidement les enfants de Lacan de leur devoir premier qui, affirmaient-ils du fond de leur sagesse, ne saurait être autre chose que la servitude adorée des lois du papa.

¹⁰ Voir à ce sujet : Charles Melman «Les tièdes, je les vomis de ma bouche» et Jacques-Alain Miller « Auto-interview» *Libération*, 10 janvier 1980.

Usant néanmoins de l'éternelle jeunesse qu'elle répandait autour d'elle, cette robuste et joyeuse militante de la cause enfantine s'obstina, malgré la houle l'invitant à se taire, à porter secours à ceux qui ne pouvaient admettre que celui qui leur servait de père était malencontreusement en partance. « Arrêtez donc de geindre comme des bébés privés de la chèvre qui leur sert de nourrice, leur avait-elle lancé, et essayez de prendre en considération le droit d'un mourant à s'occuper de lui ! » Elle n'arriva toutefois pas à se faire entendre. Il faut dire que les leaders de ces enfants perdus les avaient mis dans une situation fort embarrassante. Ils avaient eu l'astucieuse idée de faire un procès à notre Maître, afin de le forcer à s'expliquer plus clairement et de savoir où les siens le cachaient. Cela n'avait malheureusement pas pu être entendu par le vieillard mourant comme l'appel désespéré d'enfants redoutant l'orphelinat. Notre Maître l'ayant malencontreusement perçu comme une polissonnerie de mauvais goût, leur désarroi n'en fut qu'alourdi et la grâce avec laquelle notre bonne grand-mère affronta la houle de leurs souffrances se heurta à la certitude, courante en cette profession, qu'une chose qui ne s'entend pas n'a encore aucune existence assurée. De plus, comme, dans le brouhaha des sanglots et des cris, personne n'était arrivé à comprendre ce qu'elle disait, ceux qui l'avaient vu prendre le micro en avaient conclu qu'elle avait, à coup sûr, ce jour-là, tenté de parler à d'invisibles entités. « S'adressait-elle aux anges ? » demandaient ceux qui pensaient utiles de mettre en avant qu'ils la connaissaient bien. « Non, aux nuages ! » leur répondaient ceux qui, pensifs, voulaient montrer que les croyances matérialistes les avaient dégagés de toute autre forme d'aliénation. Mais la plupart d'entre eux, en garçons habitués à la discipline et ne pouvant plus, de ce fait, considérer comme crédible la parole d'une mère, s'étaient bien gardés de savoir à qui la vieille s'adressait. Lunaire avait été l'un des seuls qui, tendant fermement l'oreille, été arrivé à saisir ce que disait notre éclatante camarade. En ami fidèle, il m'avait rapporté ses propos. Et maintenant, assis à ses côtés sur la pointe de l'île, les pieds ballants au-dessus des tumultueux remous de la Seine, nous ruminions ces événements récents.

Je m'étais, longtemps avant Lunaire, engagé dans cette problématique et douloureuse activité mentale qu'est la psychanalyse de l'enfant. Et, bien qu'à l'époque, Françoise ne m'ait pas encore élu au titre de ses amis, j'avais déjà une très grande affection pour elle. De tous nos maîtres, elle était la seule à nous avoir donné des outils permettant de respecter la parole de l'enfant. Ce n'est pas qu'elle remettait en cause les autres sommités de l'analyse d'enfant. Sa naïve douceur le lui interdisait. Elle était celle qui nous avait appris à ne pas enfermer les enfants dans une théorie préétablie. Assis sur la blanche écume des noirs remous de la Seine, je réentendais les rires amusés et hautains que soulevait cette éblouissante femme chez les disciples les plus en vue de notre Maître. Ainsi fixé sur mes neurones, j'essayais de donner sens au cataclysme qui submergeait nos rangs, sans arriver à me rendre compte que l'entreprise était au-dessus de mes forces. J'en étais à me demander quelles pouvaient être les obscures raisons qui avaient conduit le bon vieux Freud à nous engager dans une telle galère, lorsque Pierre rompit à nouveau le silence. Percevait-il les idées qui obscurcissaient alors mon cœur. Possédait-il déjà à cette époque, des dons télépathiques. Toujours est-il qu'il emboîta le fil de mes pensées, en me déclarant : « Toi qui est l'un des premiers à avoir considéré notre métier sous l'angle de l'histoire et des secrets ancestraux qui hantent ses soubassements, ne crois-tu pas que nous sommes en train de payer ce que le fondateur de notre discipline aurait, en son temps, négligé ? Comment expliques-tu que cette imposante assemblée d'érudits qui prétendent que la raison est leur métier puisse, du jour au lendemain, se retrouver à patauger comme un troupeau de porcs dans les latrines de l'histoire ? N'est-ce, d'après toi, qu'une affaire de mœurs, ou est-ce l'explosion au grand jour du peu de réflexions que recèlent nos théories ? »

La franche lucidité de son parler me heurta. J'étais certes profondément touché du crédit qu'il apportait à mon travail. Il faut avouer qu'à l'époque, nul ne s'intéressait encore aux recherches que je poursuivais sur l'effacement des traumatismes ancestraux dans l'éclosion des maladies mentales. J'avais exposé mes travaux, en des temps plus roses où nul ne se doutait encore du raz-de-marée qui allait disperser nos rangs. Le sérieux avec lequel je l'avais fait avait eu, à mon grand désarroi, pour seul effet de provoquer dans l'assemblée de nos collègues une hilarité générale, accompagné de l'aimable conseil d'aller réviser mes cours sur le divan d'un aîné. Lunaire avait été l'un des seuls qui avait tenté de s'opposer au brouhaha des rires. Il avait pris soin de venir me dire en privé que ma recherche lui semblait cruciale pour l'avenir de notre profession, et m'invitant à déjeuner, il avait entrepris de me convaincre de reprendre mes travaux pour les publier dans une revue extérieure à l'École. La fidélité à mes maîtres m'apparaissant encore, à cette époque, comme une valeur de base, j'avais tout d'abord énergiquement refusé. Il revint à la charge au moment où notre Maître décida de dissoudre ce qu'il avait fondé, en me faisant miroiter l'éclairage que mes travaux pouvaient apporter à ceux pour qui cette dissolution n'avait encore aucun sens. Il arriva ainsi à me convaincre de l'utilité de publier ce qui fut mon premier article¹¹. Celui-ci produisit malheureusement l'inverse de ce que j'en attendais. Il eut pour seul effet de transformer les rires de nos camarades d'école en des regards froids, assortis de réflexions acérées qui ne laissaient aucun doute sur le fait qu'en haut lieu, on avait trouvé tout à fait regrettable le choix de la revue à laquelle j'avais donné mon article. Cela m'ayant rendu assez perplexe sur les suites à donner à ces travaux, je redoutais que Pierre ne veuille, une fois de plus, m'engager à les reprendre. Je ne sous-estimais pas l'importance des questions qu'il venait de poser.

¹¹ Didier Dumas «La psychanalyse, sa pratique et ses institutions», *Les Temps Modernes* n° 406, Paris 1980.

Celles-ci me paraissaient, au contraire, à ce point cruciales que je ne voyais pas comment les traiter d'une façon recevable pour nos collègues sans y consacrer quelques années de travail supplémentaire.

Plus sensible aux questions que soulevait en nous l'ouragan dans lequel s'effondrait notre Ecole, Pierre n'attendit pas ma réponse pour poursuivre : « La théorie freudienne prétend expliquer notre construction sexuelle, mais en fait, avait-elle le droit d'investir ce terrain, en négligeant, comme l'a fait Freud, que la sexualité ne puisse, pour un enfant, se penser indépendamment la mort ? N'est-ce pas cette lourde carence qui se dévoile aujourd'hui ? Et ne te semble-t-il pas logique qu'une théorie de l'âme qui a, par avance, posé la mort comme un domaine au-delà duquel toute pensée devient caduque, ne puisse rien produire d'autre que ces mirages au nom desquels nos collègues s'entre-déchirent ? Devons-nous, nous les docteurs de l'âme et de la raison, nous satisfaire de n'appréhender la mort que lorsque l'hécatombe nous y contraint ? N'est-il pas temps d'aller reprendre les mailles d'un savoir qui se désagrège chez les parapsychologues, les chamans de Sibérie, les guérisseurs des Philippines ou les marabouts d'Afrique ? Ne sens-tu pas, comme moi, l'heure venue de laisser naître, en nous, cette lumière qu'en notre Ecole, la grande Françoise Dolto semble être la seule à posséder ? »

N'étant point, à cette époque, familier de ce genre de propos, je restais bouche bée. Choqué par son insolite façon d'associer Françoise Dolto à la parapsychologie, aux chamans et aux marabouts, je me demandais si son affection pour elle ne valait guère mieux que celle de la plupart de nos collègues qui, prenant modèle sur l'engouement de notre Maître pour les choses surréalistes, lui adressaient des sourires amusés et compatissants. Je ne pouvais bien sûr pas lui contester qu'au sein de nos scientifiques assemblés, Françoise Dolto était la seule à laisser entendre qu'il n'était pas forcément stupide d'investir l'Au-delà d'un minimum de crédit. Elle avait, certes, publié, sans y mâcher ses mots, un nombre important d'articles dans la presse catholique¹². Elle n'avait, néanmoins, j'en réponds, jamais collectionné les médailles de Lourdes, ni offert une poupée-fleur à notre Saint-Père, comme les plus orthodoxes de nos collègues ont perfidement cherché à le faire croire. Quelle soit l'une des seules à posséder la grâce permettant d'aborder en public ce sujet indéniablement tabou dans notre profession qu'est la douloureuse réalité de la mort, je n'en doutais pas. Mais qu'il l'associe à des religions encore plus archaïques et irrationnelles que celles nos solides églises monothéistes, me paraissait irrévérencieux. Ma réponse fut donc aussi vive que franche : « Traiterais-tu, toi aussi, Dolto de mystique écervelée, comme le font ceux que tu prétends dénoncer ! Ignores-tu qu'en son cœur, elle a, dès son plus jeune âge, choisit la science et non pas la religion ! »

« Et pourquoi, rétorqua-t-il tout de go, la science n'aurait-elle rien à nous apprendre sur la mort ? » Je crus, tout d'abord, qu'épuisé par la mouvante soirée que nous venions de vivre, il plaisantait. Or, tout à fait sérieux, il renchérit : « Qui a dit que la science et la mystique ne poursuivaient pas le même but ? » Redoutant d'en entendre plus, je me levais afin de dissoudre le dangereux bouillonnement cérébral que la suite de ses propos risquait de provoquer dans mes neurones. La lune s'était légèrement déplacée. Elle était plus haute et plus petite. Ses reflets ondulaient maintenant sur les remous du fleuve, en un ruban de lumière qui venait s'abîmer à la pointe de l'île, juste au-dessous de nos pieds, comme pour narguer nos tristes carcasses d'apprentis sorciers méditant sur l'inévitable statut d'orphelin que représente l'âge adulte. Assez pessimiste sur l'avenir de nos échanges, je me demandais si la perte de notre Maître n'avait pas mis à vif l'effrayante histoire paternelle de mon ami. Croyait-il en l'apparition prochaine d'une nouvelle générations de prophètes directement issu de la cuisse d'Einstein. Ou allait-il, dans l'espoir d'échapper à l'épidémie de bouffés délirantes et de dépressions qui décimait nos rangs, me proposer de mener avec lui une enquête sur de clandestines recherches ayant livré les secrets de la mort aux nouveaux élus de la science. Je restais donc silencieux. Or, comme s'il lisait en moi à livre ouvert, il ajouta : « Les scientifiques sont de vrais chercheurs. Ils n'éliminent pas, comme nous, tout ce que leurs maîtres ne leur ont pas pré-mâché ! As-tu lu Costa de Beauregard ? T'es-tu penché sur la façon dont ce physicien de génie explique la parapsychologie ? »

Je n'avais non seulement pas lu Costa de Beauregard, mais je n'avais surtout, en cet instant précis, aucune envie de le lire. Mentalement fixé sur mes pieds, je constatais que l'agitation de mes orteils ne calmait que médiocrement celle de mes méninges. Mes yeux oscillaient du ciel où trônait la sereine rondeur de l'astre nocturne à sa langue narquoise et étincelante qui s'avançait sur l'eau noire comme pour nous lécher les pieds. Ne pouvant, à cette époque, soupçonner que je serais un jour moi-même amené à entreprendre des recherches sur la mort¹³, les propos de Lunaire chatouillant désagréablement la raison objective à laquelle j'avais jusqu'ici voué mon âme. J'en étais donc à me creuser la cervelle pour trouver les moyens de mettre un terme à cette soirée, lorsque mes yeux, ébahis, mirent un certain temps à réaliser que ce qu'ils percevaient n'était pas une hallucination. J'étais, non seulement en train de découvrir que les adeptes de l'érotisme sauvage affectionnaient les positions à partenaires multiples, mais je voyais de plus clairement l'une ses adeptes qui, nous prenant pour deux des leurs, nous invitait de la main à venir les rejoindre. Cherchant à calmer l'agitation que ce déconcertant

¹² Dans *Etudes Carmélitaines* (Desclée de Brouwer).

¹³ Publiés depuis dans *La mort transfigurée*, sous la direction d'Evelyne-Sarah Mercier (L'Age du Verseau) Paris 1992. Et dans Patrice van Eersel *Re-appropriation la mort* (Albin Michel) Paris, 1997.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

spectacle soulevait au centre de ma poitrine, j'en oubliais mes orteils. L'idée que cette invite puisse être le moyen inespéré de mettre un terme à des propos auxquels il me paraissait sage ne pas répondre me traversa, je l'avoue, un instant l'esprit. Cherchant la façon la plus opportune d'informer Pierre de ce qui nous était, si aimablement, proposé, j'en repoussais néanmoins aussitôt l'idée, saisi de peur qu'il puisse avoir envie de se joindre à cette bande de faunes qui, à moitié nus, occupaient joyeusement le fond du paysage. Vu l'état de fanfaronnade où l'avait mis le tumultueux débat professionnel qui avait ouvert cette soirée, rien n'était à exclure. N'avait-il pas un jour, suite à un morne exposé sur le mathème de la perversion, déclaré à l'éminente collègue qui venait de nous présenter ses travaux que ceux-ci « bien qu'excellent, gagneraient en entendement, s'ils étaient agrémentés de travaux pratiques qui, dans le domaine sexuel, avait-il ajouté d'un ton froid et solennel, semblaient grandement faire défaut aux érudits de notre Ecole ». L'idée, certes névrotique, mais néanmoins fort utile en cet instant, que je n'avais probablement point fermé les fenêtres de mon appartement et qu'ainsi le vent risquait d'y éparpiller mes papiers, me fit retrouver l'usage de la parole. Prétextant la fatigue que l'heure tardive rendait légitime, je lui proposais de remettre à plus tard cette passionnante conversation.

À la suite de cette mémorable soirée, personne ne revit jamais plus Lunaire dans les assemblés qui, longtemps encore, travaillèrent à soutenir le moral des troupes éparpillées de notre Maître décédé. Je supportais encore quelque temps l'incommensurable tristesse du deuil piétinant de ses fidèles. Mais, contraint de constater que ces réunions avaient tendance à amplifier les atypiques douleurs cardiopathiques que mon analyse personnelle m'avait appris à reconnaître comme le baromètre de mes limites affectives, je finis par me résoudre à adopter un chemin semblable à celui de mon ami. J'admis enfin ce que ma vieille maman essayait depuis longtemps de me faire comprendre : que lorsqu'on s'est obstiné à choisir un métier aussi fou que celui-ci, la première prudence est de savoir se passer de ses collègues.